



## Figier l'élan furieux

Denys Gaudin  
(Collège clinique de Montpellier)

Saisir le vivant, voilà l'enjeu d'un des romans de Jean-Philippe Toussaint. Avec *L'appareil-photo*, nous suivons un homme qui, au tournant du récit, tente de capturer le flux de la vie.

Reprenons brièvement le fil du roman. La première partie se déroule dans un climat d'ironie, où le narrateur observe et garde ses distances. Le héros reste en deçà d'un engagement, en attente d'un hypothétique moment. Il nous donne dès les premières pages quelques éléments sur cette posture : « [...] mon jeu d'approche, assez obscur en apparence, avait en quelque sorte pour effet de fatiguer la réalité à laquelle je me heurtais, comme on peut fatiguer une olive par exemple, avant de la piquer avec succès dans sa fourchette, et ma propension à ne jamais rien brusquer, bien loin de m'être néfaste, me préparait en vérité un terrain favorable où, quand les choses me paraîtraient mûres, je pouvais cartonner.»<sup>1</sup>

Le narrateur entretient une certaine retenue, il ne se livre pas, œuvre avec précaution à « fatiguer », à « épuiser la réalité »<sup>2</sup>. Il ne prend pas de risque, garde son quant-à-soi, et poursuit ce qu'il perçoit comme un travail de sape. « [...] dans le combat entre toi et la réalité, sois décourageant »<sup>3</sup> professe-t-il. Par la suite, il nous laisse entendre ce que couvre cette position : « Lorsque, exténuée, la réalité n'offrirait plus de résistance, je savais que plus rien ne pourrait alors arrêter mon élan, l'élan furieux que je savais en moi depuis toujours, fort de tous les accomplissements.»<sup>4</sup> Derrière cette retenue, le narrateur cultive le mythe de son « élan furieux », dévoilant ainsi que cet élan existe du fait de la rétention censée le contenir. Notre héros patiente et entretient les terres d'un désir en jachère. Aussi, nous pourrions ne voir là qu'un tableau d'obsessionnel, mais l'écrit nous mène plus loin.

Un passage fait ensuite tournant. Le narrateur traverse la Manche et, sur les flots d'entre deux rives, trouve un appareil-photo. Dans un mouvement de hâte, il prendra plusieurs clichés, comme poussé par une force inconnue : « [...] tout en courant dans les escaliers l'appareil à la main, appuyant sur le déclencheur et réarmant aussitôt, appuyant et réarmant pour achever le plus tôt possible le rouleau »<sup>5</sup>. Le roman n'est ensuite plus le même, le rythme ralentit et l'humour s'enfuit. Le narrateur témoigne d'un passage : « de la difficulté de vivre au désespoir d'être »<sup>6</sup>. Ce ne sera que dans l'après-coup qu'il pourra rendre compte de ce qui, à ce moment, s'est joué. Il nous dit : « [...] je me rendais compte maintenant que c'est sur le bateau que j'avais fait cette photo, que j'avais soudain réussi à l'arracher à moi et à l'instant en courant dans la nuit dans les escaliers du navire, presque inconscient d'être en train de

---

<sup>1</sup> Toussaint J.-P., *L'Appareil-photo*, Paris, Les Editions de Minuit, 1988/2007, p. 14.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 94.

photographier et pourtant me délivrant de cette photo à laquelle j'aspirais depuis si longtemps et dont je comprenais à présent que je l'avais saisie dans la fulgurance de la vie, alors qu'elle était inextricablement enfouie dans les profondeurs inaccessibles de mon être »<sup>7</sup>.

Le narrateur tente de saisir l'élan furieux, l'objet précieux jusque-là recouvert. Il veut capter, sur ces photos prises en courant, la fulgurance de la vie..., mais n'aura rien à se mettre sous l'œil. Notre héros fera développer les photos prises sur le bateau et les clichés de l'élan furieux resteront en négatif. Nous avons là, dans le récit d'un dispositif photographique, une illustration de la clinique de l'objet enseignée par Lacan. Lors de son séminaire sur l'angoisse<sup>8</sup>, Lacan précise que l'objet est « a-spéculaire », qu'il n'a pas place dans la représentation. Reprenant son schéma optique, il nous démontre que l'objet petit *a* n'apparaît pas au champ de l'Autre.

A

Objet petit *a* | -φ

Comme dans le roman, où les photos de l'élan furieux demeurent en négatif, l'image de l'objet petit *a* ne peut être développée. Lacan définit l'objet comme : « [...] toujours élidé, ailleurs que là où il supporte le désir, et pourtant en relation profonde avec lui »<sup>9</sup>. L'objet cause le désir, mais le désir ne peut le saisir. Celui-ci s'exerce en -φ, là où la rencontre se révèle manquée. Dans le roman, le narrateur reste à l'abri du désir, il patiente, attend son heure. Mais lors de cette traversée, il est pris dans les remous inattendus d'un mouvement inconnu. Une poussée le mène dans une répétition folle où il réarme et enclenche ; pantin tracté par un invisible aimant. Il réalisera ensuite qu'il a tenté de voir, de supporter d'une image « l'élan furieux » qui le regarde depuis « les profondeurs inaccessibles de son être »<sup>10</sup>.

*L'appareil-photo* peut être lu comme le récit d'un ratage. En effet, après une période d'attente et de retenue, le narrateur s'affronte à l'impossibilité de saisir le flux vital, la chose à l'œuvre dans l'élan du vivant. La fin du roman revient sur ce point, mais y ajoute un supplément. Nous y retrouvons le narrateur au réveil après une nuit passée dans une cabine téléphonique, perdu dans une campagne désertique : « je regardais le jour se lever et songeais simplement au présent, à l'instant présent, tâchant de fixer encore une fois sa fugitive grâce – comme on immobiliserait l'extrémité d'une aiguille dans le corps d'un papillon vivant »<sup>11</sup>. Le narrateur tente encore de saisir l'insaisissable, mais paraît préparé au ratage : « tâchant », « encore une fois ». Autant les dernières pages du roman développent les accents mélancoliques nommés par l'auteur « désespoir d'être », autant les derniers mots ouvrent une autre dimension. Il semble ici que la perspective de l'échec n'annihile pas le mouvement. De même, suite à cette longue phrase conclusive, l'auteur revient à la ligne et trace un dernier mot : « Vivant. » Le narrateur n'a pu saisir l'élan furieux de sa vie, mais s'éprouve finalement comme vivant. Nous avons là une satisfaction paradoxale, satisfaction sur fond de ratage, où l'objet est manqué, mais où le détour n'est pas sans gain. S'évoque ici la boucle pulsionnelle, lorsque l'objet visé n'est pas saisi, mais laisse place à une satisfaction.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 112-113.

<sup>8</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>10</sup> Toussaint J.-P., *L'appareil photo*, *op.cit.*, p. 113.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 127.

*L'Appareil-photo* expose une éthique du ratage où, au-delà des écrans du manque, dans un détour en vacuité, une satisfaction s'éprouve en retour. L'œuvre illustre ici les vertus du ratage, nous enjoignant avec Beckett à « rater encore, rater mieux »<sup>12</sup>.

---

<sup>12</sup> Beckett S., *Cap au pire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1991, p. 8.

